Georges MAY, *Les Mille et une Nuits d'Antoine Galland ou le chef-d'œuvre invisible.* Paris, P.U.F. (coll. Ecrivains), 1986. 13 × 22 cm., 247 p.

L'auteur dit explicitement (p. 76) qu'il ne connaît pas l'arabe. Aussi l'objet de son étude n'est-il pas l'examen de la traduction des *Mille et une Nuits* par Galland mais le statut de « chef-d'œuvre français » qu'il attribue à l'ouvrage et dont la critique ne se serait pas aperçue.

La première partie expose les raisons de cette inadvertance des critiques pour qui reste « invisible » un recueil universellement célèbre dans sa « mise en français » de contes arabes (et cette universalité ne permet pas de parler de « chef-d'œuvre inconnu »), et toujours peu ou mal mentionné dans les histoires de la littérature. Pour G. May, les dates de parution (1704 à 1717) situent les *Mille et une Nuits* de Galland à la jonction chronologique de deux siècles, sorte de point aveugle habituellement négligé par les historiens de la littérature, inconsciemment respectueux de la traditionnelle division de l'histoire littéraire en siècles autonomes. De plus, l'œuvre, plaisante et pleine de fantaisie, fut spontanément adoptée et goûtée par un public féminin, et aussitôt considérée comme un « amusement pour dames », ce qui la dévalorisait pour plus de deux siècles dans l'esprit de critiques rassis.

La deuxième partie du livre, beaucoup plus longue, dégage les qualités qui font de l'œuvre un « chef-d'œuvre » selon G. May. Elles se situent dans ce que la critique orientaliste reproche le plus amèrement à Galland, c'est-à-dire dans les « écarts » et les libertés qu'il prend avec le texte arabe, dans les contes qui semblent être des pastiches, dans le plan imposé à l'œuvre, et dans la conclusion inventée (cf. p. 157-160).

La démonstration de G. May est très polémique, savante et agréable à suivre. Elle se construit sur une analyse intertextuelle, solidement documentée et menée avec humour. Mais, curieusement, elle néglige un point pourtant essentiel pour emporter la conviction du lecteur : l'analyse de cette « prose élégante » que le commentateur admire et ne se contraint pourtant pas à examiner. Or on peut se demander si la mièvrerie même de l'écriture et la rhétorique fleurie du style n'expliqueraient pas les réserves des critiques. Faute d'une analyse de la forme française des *Mille et une Nuits* de Galland, le lecteur a du mal à se laisser convaincre de la valeur de « chef-d'œuvre » de ces « contes des Arabes mis en français », selon le premier sous-titre adopté par Galland et modifié par la suite en « contes des *Mille et une Nuits,* traduits par A. Galland ».

Or les *Mille et une Nuits,* dans leur rédaction arabe même, ont été boudées par la critique et elles le sont encore, en dépit de quelques exceptions (Suhayl Qalamāwī, *Alf layla wa layla,* Le Caire, 1966, et l'important *Kitāb alf layla wa layla min uṣūlihi l-ʿarabiyya l-ūlā,* de Muḥsin Mahdi, Leyden, 2 vol. 1984 [1]). Longtemps les Nuits ont représenté un genre « mineur » pour les Arabes, issu de la littérature populaire et des contes des veillées et dont l'écriture dialectalisante a rebuté les lettrés insuffisamment formés à goûter et à analyser une forme aussi peu « noble ». De plus, aujourd'hui encore, et plus qu'autrefois peut-être, la crudité du vocabulaire et les descriptions sexuelles ont installé l'idée de l'« immoralité » des récits et expliquent le rejet

[1] Cf. *supra.* p. 15.

BCAI 5 (1988) G. May: Les Mille et une Nuits d'Antoine Galland ou le chef-d'œuvre invisible, recensé par N. Tomiche
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

systématique de l'œuvre par les milieux d'oulémas et de lettrés arabes qui « expurgent » les éditions de Boulaq.

Les lacunes dans l'analyse stylistique restent à combler. Il n'en demeure pas moins que l'ouvrage de G. May, par sa solide étude des sources de Galland et du contexte socio-culturel de l'époque, représente une contribution importante aux recherches sur les littératures populaires « traduites », c'est-à-dire sur la manipulation des contes par les auteurs qui les ont mis par écrit dans les diverses langues du monde. Les prises de position polémiques de G. May rendent son étude agréable et souvent amusante à lire, ce qui n'est pas son moindre mérite.

Nada TOMICHE
(Université de Paris III)

Suzanne ṬĀHA ḤUSAYN, *Maʿak*. Traduction arabe de Badr al-Dīn ʿArūdakī revue par Maḥmūd Amīn al-ʿĀlim, Le Caire. Dār al-maʿārif, 1979. 19,5 × 13,5 cm., 204 p.

Mme Ṭāha Ḥusayn, la veuve du célèbre écrivain égyptien, a écrit un livre intéressant et souvent émouvant. Elle l'avait rédigé en français mais n'a pu trouver d'éditeur. Heureusement pour nous son manuscrit a été traduit en arabe, et c'est de cette traduction que nous rendrons compte ici.

Lorsque son mari s'éteint le 3 ramaḍān / 28 octobre 1973 à l'âge de 83 ans, alors qu'elle-même en a 80, Suzanne Ṭ.Ḥ. a ce mot terrible : « la tâche que j'ai accomplie sans relâche pendant 56 ans est devenue sans objet ». Et c'est le 9 juillet 1975 qu'elle décide de raconter Ṭāha. Son témoignage n'apporte aucune révélation mais fournit à des faits très connus par ailleurs un éclairage très suggestif.

« Avec toi », rappelons-le, est le titre de cette évocation dont le premier intérêt, en effet, est son caractère personnel, intime. En épousant un aveugle, Suzanne s'était imposé la mission de le servir constamment, de l'aider à surmonter son infirmité pour lui permettre de donner toute sa mesure. Très vite elle lui devient indispensable. Tout passe par elle. Leur entente profonde facilite les choses : ils sont tous deux passionnés de musique classique et de promenades en montagne. Même sur le plan religieux, elle chrétienne et lui musulman semblent communier dans la même foi — et l'on comprend qu'ils aient entretenu avec Louis Massignon une amitié de quarante-cinq ans. Il est cependant un domaine où elle ne peut l'aider, celui de la langue arabe où il doit recourir aux services d'un secrétaire. Mais même là il la met au courant de ses projets, de ses publications. Elle se retrouve en première ligne dès qu'il doit faire face à ses obligations sociales, souvent importantes, s'agissant d'un homme qui a été doyen de Faculté, ministre de l'Instruction Publique, et que son activité scientifique amenait à participer à de nombreuses réunions internationales. Elle rappelle donc les réceptions qu'elle a organisées, celles où elle l'a accompagné. Elle ne cache pas qu'il lui est souvent arrivé de s'ennuyer, seule femme au milieu de cercles d'hommes qui, même lorsqu'ils s'expriment en français, débattent de sujets qui ne la passionnent guère. Au lieu de l'ennui, c'est parfois la frayeur qui s'empare d'elle, ainsi ce jour de 1948 où elle le voit seul, vulnérable, sur une estrade au cours d'une

BCAI 5 (1988) G. May: Les Mille et une Nuits d'Antoine Galland ou le chef-d'œuvre invisible, recensé par N. Tomiche
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net